

La dernière valse de Philip K.

Johan Heliot

Johan Heliot est l'un des auteurs les plus intéressants de l'Imaginaire francophone et l'un des plus productifs. Ce fou a effectivement décidé de tenter l'aventure du professionnalisme et aligne les volumes chez Mnémos (sa trilogie « lunaire », Faerie Hackers, etc.), au Rocher, chez Denoël. Il travaille de plus en plus pour la jeunesse (pour Mango, Syros, Intervista), est par ailleurs l'auteur de nombreuses nouvelles, souvent excellentes.

Avec « La dernière valse de Philip K. », il a souhaité rendre hommage à l'un des meilleurs romans de Dick, pourtant peu cité dans les articles consacrés à l'auteur : Dr Bloodmoney.

– Vous écoutez PKW et vous êtes toujours vivants... Du moins, je l'espère ! J'ai là un enregistrement de Dietrich Fischer-Dieskau, les lieder de Schubert, évidemment...

Comme la voix du jeune baryton s'élevait du haut-parleur, le disc-jockey eut un soupir et ôta le casque qui maintenait la cohérence de sa tignasse poivre et sel. Aussitôt, l'appareil se mit à flotter dans l'air, à hauteur du regard délavé de l'homme solitaire, retenu par les sangles de son fauteuil.

À travers l'œil rond du hublot, il observa le croissant de Terre enrubanné de nuages, qui le narguait plusieurs centaines de kilomètres plus bas. Hors atmosphère, les effets de la Dévastation étaient noyés dans l'incroyable palette des couleurs océanes. Des couleurs merveilleuses... Le disc-jockey les avait aimées dans l'instant même où elles lui étaient apparues, quand il avait jeté son premier regard sur le plus fabuleux vaisseau spatial qu'il eût jamais pu imaginer, un navire vieux de cinq milliards d'années.

Trois heures plus tard, la catastrophe atomique mettait un terme brutal à l'évolution du vaisseau Terre.

Il y avait d'abord eu l'interview diffusée en direct sur la principale chaîne du câble, après qu'il eut fait part de son désir.

– Espérez-vous rencontrer le Programmeur, là-haut ? avait demandé le journaliste fielleux, qui avait mené l'entretien à la manière du Grand Inquisiteur lui-même.

La question ne l'avait pas surpris, peut-être un peu chagriné. Il s'était forcé à rire.

– Je suis un simple citoyen, accessoirement auteur de science-fiction, qui profite de l'avantage offert par l'agence spatiale, avait-il répondu.

Ça n'avait pas suffi, et le journaliste était revenu à la charge, plus surnois que jamais :

– Tout de même, pas seulement un simple citoyen. Vous êtes un écrivain comblé, qui vient de voir un de ses romans porté à l'écran et connaître un succès planétaire. Le film de Ridley Scott vous a considérablement enrichi, ce qui vous permet aujourd'hui d'être le premier voyageur spatial civil de l'Histoire.

– Cette fortune récemment tombée du ciel y est entièrement retournée, avait-il ironisé, pensant éluder cet aspect gênant de sa nouvelle notoriété. Le coût du voyage avoisine les dix millions de dollars. Je suis fier de participer ainsi au programme spatial de mon pays, car je suis certain que cet argent servira grandement la recherche.

– Bien sûr. À présent, votre nom ne figurera plus seulement dans les manuels de littérature à la rubrique « auteurs populaires » de la seconde moitié du vingtième siècle, mais aussi dans les livres d'Histoire, à la date du 26 février 1982. Les futures générations apprendront que, ce jour, un auteur de science-fiction a pour la première fois quitté l'atmosphère terrestre autrement qu'en imagination. Vous avez toujours cherché à atteindre une forme d'immortalité, non ?

C'était à la fois irritant et déroutant. Qu'y pouvait-il, sinon se résigner à entrer dans le jeu de la vedette des médias ?

– Qu'allez-vous emporter avec vous, là-haut ? interrogea le journaliste, à brûle-pourpoint.

– Un pick-up, quelques disques et des livres. Pas les miens, bien sûr.

– Oh, vraiment ? — Le journaliste paraissait déçu. La seconde suivante, il reprenait du poil de la bête. — Dix millions, c'est un peu cher pour une simple retraite de vieux garçon. Quel est le but véritable de ce voyage ?

Ça avait continué de la sorte pendant deux heures. À la fin de l'interview, il avait souhaité la mort du crotale en costume cravate nanti d'un micro.

Aujourd'hui, c'était chose faite.

– Vous écoutez PKW et vous êtes toujours vivants. J'ai un auditeur en ligne. Stan ? C'est vous ? Vous pouvez parler.

– Oui, bonjour Phil. C'est drôle, hein, de se retrouver comme ça, nous deux, je veux dire... Vous, le visionnaire parmi les charlatans, comme je l'ai écrit un jour, et moi, le petit Polonais. Deux écrivains de science-fiction rescapés miraculeusement de la Dévastation, qui se parlent à des milliers de kilomètres de distance, deux prisonniers condamnés à perpétuité — c'est-à-dire à brève échéance, vous dans votre satellite, moi dans ce bunker.

– C'est comique et tragique à la fois, Stan, je l'avoue. Mais c'est une chance phénoménale. Pour une raison que j'ignore, même si on peut y voir la main du Programmeur quoi que vous en pensiez, Stan, les auteurs de science-fiction ont été largement épargnés par la catastrophe. Il leur appartient désormais de bâtir une nouvelle civilisation. Qui d'autre serait mieux qualifié pour cela ?

– Je l'ignore, Phil, sincèrement. Mais je voulais vous dire que nous sommes seuls dans le cosmos, aujourd'hui plus que jamais.

– Ne soyez pas pessimiste, Stan. L'Humanité a encore sa chance.

– Je n'en suis pas si sûr, Phil. Vue de là-haut, peut-être, mais d'ici, c'est une autre histoire. Mais à quoi bon philosopher ? Je ne vous appelle pas pour ça.

– Vous désirez un disque en particulier, ou bien entendre un passage d'un livre précis ?

– Je ne sais pas... Pas un de mes foutus bouquins, en tous cas ! Quelque chose de gai, pour une fois, s'il-vous-plait.

– Bien. Merci pour votre appel, Stan, et bon courage. J'ai là un enregistrement de certaines fugues de Bach, pour vous tous, mes amis de la Terre. Vous écoutez PKW et vous êtes toujours vivants...

Excroissance microcéphalique bourgeonnant au sommet de la monumentale fusée Titan, la navette rebaptisée *Ubik* en l'honneur de son prestigieux passager était le centre d'attraction des centaines de caméras disséminées à l'entour de l'aire d'envol.

Dans l'ascenseur qui le conduisait au siège chèrement acquis, il avait ressenti une ultime bouffée d'angoisse.

– Ça va aller, Monsieur ? avait demandé le premier astronaute, élevé au grade de colonel pour ses états de service.

– Ne touchez pas aux réglages de votre combinaison, avait intimé le second, lui aussi un vieux briscard des missions spatiales.

Il avait respiré profondément, les yeux mi-clos, repoussant les assauts d'un vertige métaphysique puissant, néanmoins pas assez redoutable pour le faire douter du bien-fondé de sa décision. Oui, il allait bien, et bientôt, il serait là-haut, débarrassé des contraintes de la gravité et de la mascarade sociale, dont il ignorait au juste laquelle était la plus pénible — et surtout, plus proche que jamais d'un idéal d'Absolu.

Alors, pourquoi cette crise d'angoisse ?

– Phil ? C'est le Serpent. Ça gaze, mon vieux ? Tu ne t'ennuies pas trop, à tourner autour de cette vieille boule pelée jusqu'à l'os ?

– Salut K.W. Comment vont la Californie et San Francisco ?

– Oh, toujours la même vieille routine... Depuis que les eaux de la baie ont bouilli et se sont évaporées, le brouillard n'a plus le même goût. Tu sais le plus navrant, dans toute cette merde, Phil ? C'est que les seuls types qui en ont réchappé sont les plus cinglés de toute la putain de Sainte Création de mes Couilles !!!

– Tu gardes le moral, K.W., ça fait plaisir à entendre.

– Hé, mec, si jamais tu redescends un jour, autrement qu'à l'état de cadavre, promets-moi d'allumer un grand feu et d'y jeter toutes les conneries qu'on a pu écrire. Tu sais quoi ? Elles ne nous servent à rien ! Voilà le grand secret, enfin révélé.

– Peut-être, oui, mais tu es encore en vie, et les autres aussi. Ça a certainement un sens, même si nous ignorons lequel.

– Merde, Phil, pourquoi a-t-il fallu que le plus parano d'entre nous soit justement le seul à avoir échappé à la cuisson générale ? Et ne me dis pas qu'il y a un dessein caché derrière tout ça !

– Je n'en sais rien, K.W. Mais ne me dis pas, à ton tour, qu'il est normal que la catastrophe ait épargné une majorité des auteurs de science-fiction. Statistiquement, quelle chance y avait-il pour que ces quelques dizaines de personnes se trouvent à l'abri au moment précis où les bombes s'abattaient sur le reste de la population ? Cela ne contredit-il pas les théories existentialistes ? Même un agnostique de ta trempe ne peut demeurer insensible aux événements. Tu dois reconnaître qu'il y a une signification, sinon une volonté, derrière tout ça. Il s'est passé quelque chose, et plus rien ne sera jamais comme avant.

– Ouais, Phil, je vais te dire ce qui s'est passé : les connards de l'Est ont lâché la purée et les connards de l'Ouest ont répliqué, point barre. La totale bullshit ! Et je sais gré au HASARD d'avoir exclu les littérateurs de science-fiction du grand barbecue, juste le temps pour eux de contempler l'étendue de leur inanité. Le futur n'a jamais eu aucun avenir. Une fois cette précieuse vérité révélée, on pourra crever à notre tour. Hé, Phil, quand tu viendras te recueillir sur nos tombes, n'oublie pas de laisser tourner la clim'. Il fait plutôt chaud, en cette ultime saison...

– C'est promis, K.W. En attendant, je vais te dédier le prochain disque. Il s'agit du liederkreis opus 39 de Schumann. Vous écoutez PKW et vous êtes toujours vivants...

Dans le tremblement furieux du cockpit, soumis à l'effroyable poussée de la fusée Titan, il avait cru devoir se disloquer, écrasé au fond de son siège par les mâchoires d'un étau impitoyable. Il avait fermé les yeux, soudé ses paupières avec toute l'énergie dont il était capable, sans parvenir à chasser les flots de poussières phosphorescentes qui papillonnaient autour de lui. Il avait transpiré d'abondance, comme une vague de chaleur presque insoutenable avait déferlé dans l'habitacle de la navette, emportant tout avec elle. Un moment de confusion avait suivi, durant lequel son esprit, saturé d'informations intraduisibles, lui avait semblé fonctionner pour le compte d'une intelligence étrangère à l'humain.

La voix du colonel avait dissipé le trouble, tel un vent bienfaisant éparpillant les relents montés d'un cul de basse-fosse.

– Monsieur ? Vous vous sentez bien ?

Il avait rouvert les yeux. Il ne s'était jamais aussi bien porté, estima-t-il une fois qu'il eut recouvré logique et bon sens. Il avait tourné son regard vers l'œil morne du hublot, à la périphérie de son champ de vision. Là, dans le cercle métallique qui encadrait la lentille de verre épais, il avait aperçu un croissant de Terre enveloppé de volutes vaporeuses. L'espace d'un fugitif instant, il lui avait semblé que la couche nuageuse s'enroulait sur elle-même à l'infini, ne cachant rien de solide, ce qui l'amena à imaginer l'hypothèse, absurde mais séduisante, que la Terre n'était qu'un mythe, et les Hommes au mieux de purs esprits rêvant une réalité tangible. Il sourit, amusé par cette perspective que certains de ces rêveurs éternels jugeraient folle, afin de parfaire leur rôle de composition — médecin, psychiatre, éditeurs de littérature générale. Puis, le sourire déserta son faciès barbu. Et s'il avait raison ? S'il venait simplement d'accéder à une compréhension ultime des choses ? Après tout, n'avait-il pas échappé aux lois de la physique quotidienne et ne jouissait-il pas d'un point de vue extraordinaire ?

– Vous pouvez détacher votre ceinture, Monsieur. Je vais vous accompagner, si vous souhaitez passer dans le module arrière, pour procéder à des expériences en état d'apesanteur.

Il considéra le plus jeune astronaute — un rêveur, lui aussi ?

– D'accord. Je vous suis.

Somme toute, c'était plutôt un rêve excitant, conclut-il, au moment où son corps massif, qui lui semblait si lourd quand pesait sur ses épaules le poids insensé de milliards de particules prisonnières de la gravité, s'éleva vers le plafonnier constellé de voyants lumineux.

– Bonjour, c'est Tim. Mon Dieu, Philip, je ne sais plus si je pourrai résister encore longtemps. Je crois que si tu n'étais pas là, invisible et pourtant si présent à nos côtés, je refuserais de me lever, de passer cette fichue combinaison et d'arpenter les rues dévastées à la recherche de survivants.

– Qui le ferait, alors, Tim ? Qui, sinon les Élus, dont tu es un membre éminent ?

– Peut-être, oui. C'est tellement soudain. Comprends-moi, aussi. Cette attaque brutale, sans aucun signe avant-coureur, la réplique immédiate, et l'effondrement de nos civilisations... Si j'avais pu songer être soumis à pareille épreuve, quand nous passions en revue tes théories sur l'existence et le sens de toute chose, je crois bien que je ne l'aurais pas accepté. À présent, je me fais l'effet d'un robot, programmé pour une tâche unique, incapable d'aucune décision.

– Tu es vivant, Tim. Tu te dois de persévérer, de continuer à rassembler les survivants autour de toi et de nos amis, et de leur indiquer le chemin, de leur expliquer que ce n'est pas la fin, mais le début d'autre chose.

– Tu as sans doute raison. Mais c’est difficile. Et puis, franchement, l’attitude de K.W. ne m’y aide pas.

– Ne l’écoute pas. Il fanfaronne, mais, au fond de lui, il est plus effrayé que tu ne l’es. Tu as toujours été le plus solide, Tim, et K.W. t’admire. Seulement, sa fierté et son arrogance lui interdisent de se l’avouer.

– Hé bien, peut-être, oui. Tu sais trouver les mots qu’il faut, comme toujours. Franchement, Philip, si tu n’étais pas là, je crois que personne n’aurait le courage de continuer.

– Je te remercie, très sincèrement. J’ai peut-être finalement trouvé ma véritable place, ici. Ma véritable vocation, aussi. Mais c’est vous qui faites le travail, là en bas. Alors bravo, et bonne chance à tous. Pour vous aider, à ma mesure, voici un enregistrement d’un concerto de Schubert. Vous écoutez PKW et vous êtes toujours vivants...

L’arrimage de la navette s’effectua dans les règles de l’art. La station orbitale, de conception soviétique, lui parut dérisoire, prolongement de tubes de la taille d’une citerne évoluant à une vitesse effarante, ses capteurs solaires déployés telles les ailes d’un oiseau mécanique se chauffant aux rayons du soleil.

Il fut reçu en grande pompe par l’unique occupant permanent, un petit Caucasien à l’accent rocailleux, qui pratiquait un anglais rudimentaire et l’embrassa sur la bouche. Le cosmonaute russe lui avoua avoir dévoré la plupart des ouvrages qui composaient son œuvre, et circulaient sous le manteau à Tiouratam, du côté de Baïkonour. Il le remercia, vaguement gêné par cette démonstration dont il mit l’authenticité en doute, n’étant pas traduit à sa connaissance dans aucune province de l’Union Soviétique. Pourquoi le petit homme de l’espace lui mentait-il ? Les dix millions de dollars ne tombaient pas dans l’escarcelle de l’agence russe, mais dans celle de la NASA. Il n’avait donc pas besoin de lui jouer cette comédie !

Exaspéré, il prétextait une migraine pour couper court à la conversation. Son mutisme ne découragea pas le cosmonaute, tarauté par les effets de la solitude, et les pilotes de la navette firent bientôt les frais de sa volubilité.

Deux heures plus tard, sa perplexité avait cédé le pas à un violent ressentiment. L’exiguïté du module habitable, le confinement rendu obligatoire et la logorrhée des spatiaux étaient venus à bout de ses capacités de résistance. Il avait épuisé les charmes des cabrioles en apesanteur — à dire vrai, la nausée le disputait à présent au vertige, et il aurait été prêt à donner dix autres millions pour pouvoir s’étendre sur un véritable matelas sans risquer de décoller de sa couche. Il avait tenté de lire un des romans qu’il avait apportés dans ses bagages, mais l’absence de poids de l’ouvrage rendait l’expérience irréelle. Comment un livre pouvait-il s’avérer aussi inconsistant, dans sa matière même ?

Il avait alors demandé à son hôte où brancher son électrophone. Le cosmonaute avait eu une grimace, et lui avait expliqué, avec son vocabulaire limité, que la station n’était pas en mesure de dispenser un surplus d’énergie — il avait ensuite ajouté qu’il était hors de question de gâcher une électricité précieuse pour de telles bêtises, que si son visiteur désirait écouter de la musique, il avait avec lui son bandonéon, et il s’était empressé d’exhiber le pathétique instrument, déclenchant l’hilarité du colonel et de son subordonné.

C’en était plus qu’il n’en pouvait supporter. Ravalant sa rage et son dépit, il se souvint avoir ardemment souhaité qu’ils aillent au diable.

Peu après, ils y étaient allés.

– Salut Phil, ici Harlan.

– Salut, Harlan. Comment ça va ?

– J’écoute tes conversations, et ça me fout en rogne, mon vieux.

– Qu’est-ce qui te met en colère, cette fois ? Tu as toujours été grognon, c’est le moins qu’on puisse dire.

– Ça n’a rien à voir avec moi, Phil. C’est de toi dont il s’agit.

– Moi ? Oh, je me doute que ma programmation musicale n’est pas ta tasse de thé, Harlan. Je suis passé au travers de la culture pop, tu le sais bien. Même si elle n’a pas évité de passer à travers moi, en un sens... Je n’ai même pas pensé à apporter un disque du Grateful Dead !

– Ce n’est pas ça, Phil. Oh merde, vraiment, tu ne t’es pas rendu compte ?

– Rendu compte de quoi, Harlan ? Si tu parles de la Dévastation, j’aurais eu du mal à y échapper. J’ai une place à la tribune d’honneur, je te le rappelle.

– Ouais, la Dévastation... Hé, Phil, je t'ai connu plus vif. C'est le mot qui convient, d'ailleurs. Bon, je crois que ça va encore être à moi d'arrondir les angles, ou de foncer dans le tas, ça dépend du point de vue.

– Je n'arrive pas à te suivre.

– Je pense plutôt que tu comprends trop bien. C'est pour ça que tu as mis au point ce foutu système de défense. Comme la plupart des types dans tes bouquins, quand ils ne veulent pas voir la réalité en face.

– Quel système de défense ? Vraiment, je ne vois pas du tout...

– Ferme-là un peu, et écoute, pour changer. Je pensais que K.W. aurait les couilles de tout te déballer, mais ça l'amuse trop de te voir tourner en bourrique. Tim est trop gentil pour te faire du mal. Stan te vénère trop. Alors, je m'y colle. Accroche-toi, Phil. Ta dernière vision va être la plus dangereuse de toutes...

L'embrassement de la planète avait généré une aube aussi intense que fugace. Bon, s'était-il dit, alors c'est finalement arrivé. Les trois hommes de l'espace avaient passé les heures qui suivirent la Dévastation à commenter l'événement avec frénésie et à tenter, vainement, de contacter leurs bases respectives.

Puis ils avaient décidé de rentrer au plus vite sur Terre — ou du moins ce qui en restait. C'était, après tout, des militaires, et ils se devaient de rejoindre les rangs de leurs armées. Mais lui était un simple civil, dont le patriotisme se limitait à valider les mérites du modèle démocratique proposé par son pays. À la stupéfaction des astronautes et du cosmonaute, il avait refusé de quitter la station. Il avait payé pour un séjour prolongé, il comptait bien en profiter, d'autant plus qu'il jouirait enfin d'une paix bienvenue.

Ils avaient évoqué la possibilité de l'assommer pour le ramener avec eux, mais étaient finalement tombés d'accord : il y avait à bord suffisamment de réserves en oxygène et en vivres pour qu'il y demeurât tant que la situation n'était pas éclaircie, en bas. Il comprit que derrière ce raisonnement, ils étaient soulagés de ne pas s'embarasser d'un toqué de son espèce, et les en remercia intérieurement. Le petit Caucasien effectua à la hâte les branchements qu'il avait sollicité, quelques heures plus tôt, en haussant les épaules — « Après tout, pourquoi pas ? » semblait-il lui dire. Il n'y eut aucune effusion, à peine un salut échangé du bout du menton.

Enfin, ils partirent, utilisant qui la navette, qui la minuscule capsule amarrée à l'embout de la station.

Il mit un disque de Dietrich Fischer-Diskau sur son électrophone et se laissa bercer par la voix inimitable du jeune baryton. Il finit par s'endormir, retenu à la paroi du module par un harnais qui l'empêchait d'aller donner du crâne dans le tableau aux instruments.

Le crachotement de la radio le réveilla quelques heures plus tard.

– Est-ce que tu as enfin compris ? Ou faut-il que je te décrive l'émoi suscité par l'explosion de la fusée, en direct devant le pays tout entier ?

– C'est inutile, Harlan. Ou qui que tu sois. Un peu de moi, un peu de Harlan.

– Ouais. Un peu de ta peur et de ta parano, aussi. Sacré cocktail.

– Je crois avoir rêvé de tout ça, quand j'étais gamin, après avoir quitté l'école. Quand je travaillais chez University Music. La Terre dévastée, et moi dans ce satellite, avec mes disques. Un dieu bienveillant pour les survivants.

– Non, Phil. Rien qu'un type plus lucide, plus sensible. Plus humain. Mais c'est fini, à présent. Tu peux enfin te reposer. Hé, tu sais quoi ?

– Non ?

– Ça me ferait plaisir que tu fasses jouer un disque. Dietrich, bien sûr ! Ce bon vieux Fischer-Diskau... Une dernière fois. Pour l'éternité.

– Bien sûr. Avec plaisir. Salut, Harlan.

Phil s'empara du premier disque du baryton qui lui tomba sous la main. Les lieder de Schubert, évidemment.

– Voici un enregistrement que vous connaissez déjà, toutes et tous, qui que vous soyez, réels ou non.

Il posa la galette sur la platine et abaissa le bras. Le crépitement du diamant courant dans le sillon emplît les haut-parleurs. Phil fit alors son dernier lancement :

– Vous écoutez PKW, vous êtes vivants et je suis mort.